CHAPITRE V.

Des armoiries, des devises et des cris de guerre.

§ I. *Origine des armoiries.*

Les armoiries, considérées comme des signes guerriers servant à reconnaître, au milieu des combats un chef distingué, une tribu, une nation, remontent à la plus haute antiquité. Une vanité frivole ne fut point l'unique motif de ces signes honorifiques. Souvent ils étaient les justes récompenses du mérite, ou le prestige utile qui répondait aux grands des respects du peuple. Plus souvent encore, ils servaient de points de reconnaissance et de ralliement sans lesquels les adversaires entre eux, et les chefs avec leurs guerriers, se fussent aisément confondus au milieu d'une lice tumultueuse ou d'un champ de bataille, à une époque où l'on n'avait pas encore imaginé les uniformes, et où l'armure cachait même les traits du visage.

L'antiquité employait souvent ces marques distinctives. Les Égyptiens, peuple mystérieux en toutes choses, couvrirent d'hiéroglyphes les temples, les palais et les tombeaux. Dans leurs

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

campements aux bords du Nil et du Jourdain, les Hébreux reconnaissaient leurs douze tribus à des images convenues; les Assyriens peignaient une colombe sur les étendards, parce que cet oiseau, dans leur langage, avait le nom de *Sémiramis*. Un aigle d'or se déployait au-dessus du bouclier des Mèdes et des Persans; les Athéniens gravaient sur leur monnaie un hibou, et les Carthaginois la tête d'un coursier.

Dans les temps héroïques et fabuleux, on trouve mille exemples de ces images allégoriques. Euripide en décore les boucliers des sept chefs combattant devant Thèbes; Valérius les prodigue aux Argonautes; Homère a tellement multiplié les emblêmes sur les armes de ses héros, que, selon plusieurs auteurs, le blason fut inventé pendant le siége de Troie. Les Romains ont fait aussi un usage multiplié des emblêmes et des symboles. Leurs légions arboraient divers signes, enseignes, *signa*. Sur les colonnes Trajane et Antonine, et sur l'arc de triomphe érigé en l'honneur de Marius, près de la ville d'Orange, on voit des soldats dont les armures sont chamarrées de traits et de figures particulières.

Mais il ne faudrait pas conclure de toutes ces pratiques de l'antiquité, qu'elle ait connu les armoiries. Les marques militaires employées alors comme signaux, ou comme simples ornements, n'étaient point des preuves invariables de noblesse et d'honneur, des titres héréditaires

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

exclusivement affectés par le prince à telle ou telle maison. Les armoiries, considérées sous ce point de vue moral et politique, sont une institution moderne et qui ne remonte pas au-delà des croisades (1). En effet, les chevaliers qui revenaient de l'Asie attachaient trop de prix aux hommages dont ils étaient l'objet ; ils les avaient obtenus par trop de sacrifices, pour ne pas chercher à les perpétuer.

Ils plaçaient les bannières sous lesquelles ils avaient combattu, sur les tours les plus élevées, sur les donjons, au-dessus des grandes portes de leurs châteaux, comme des témoignages de leur gloire. Les familles conservaient avec soin ces marques d'honneur, ces signes éclatants de la valeur de leurs pères ; les dames, toujours amies du courage, brodaient ces nobles et touchantes images sur leurs meubles, sur leurs robes, sur les habits de leurs époux ou de leurs frères. On les sculptait sur les remparts ; on les peignait sur les lambris, on les représentait sur les écus, on les plaçait sur les tombes, on les consacrait dans les sanctuaires, on en décorait les fêtes ; on les retrouvait sur les habits des écuyers, des pages, des varlets, des hommes d'armes, de tous ceux qui dépendaient de la famille du guerrier. Une sorte de langue hiéroglyphique était née des divers signes employés pour

(1) Marchangy, Gaule poétique.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rappeler les actions les plus mémorables du guerrier. La croix simple ou double, bordée, dentelée, crénelée, ancrée, fleurdelisée, patée, paraissait sous différentes formes, et retraçait les combats livrés pour conquérir la cité sainte. Un palmier rappelait l'Idumée; une arche, un pont attaqué ou défendu avec valeur; une tour, un château pris de force; un casque, une armure enlevée à un ennemi redoutable; une étoile, une attaque de nuit; un glaive, un combat singulier; un croissant, la défaite d'un musulman terrible; un pal, une bande, une barre, un chevron, des palissades, des barrières renversées et détruites; un lion, un tigre, le courage indomptable; un aigle, la bravoure sublime. Et voilà l'origine de tout le système des armoiries (1). Une fois adoptées par les familles, reconnues et accordées par le prince, elles devinrent une propriété héréditaire, à laquelle nul étranger n'avait le droit de toucher. Les hérauts d'armes furent spécialement chargés de maintenir les règles établies pour la conservation des armoiries, et les connaissances qu'ils étaient obligés d'acquérir pour accomplir cette partie de leurs fonctions constituaient l'art héraldique, appelé aussi blason, du mot allemand *blasen*, qui signifie donner du cor, parce qu'en Allemagne, dans les tournois, les hérauts d'armes allaient

(1) Lacépède, Histoire de l'Europe.

en avant de la barrière pour reconnaître les titres de ceux qui se présentaient, et venaient ensuite les proclamer à son de trompe.

Dans les armoiries peintes ordinairement sur l'écu ou bouclier, on n'admettait que six couleurs et deux fourrures; savoir, le jaune, le blanc, le bleu, le rouge et le noir. Ces couleurs s'appellent en général *émaux*, parce qu'on les émaillait sur les armes; mais le blason leur donne des noms particuliers; ainsi le jaune s'appelle *or*, le blanc, *argent* (et ces deux couleurs se nomment aussi *métaux*), le bleu, *azur*, mot arabe passé dans notre langue, et qui prouve l'influence des croisades sur les armoiries; le vert, *sinople*, le rouge, *cinabre*, ou *riche couleur*, ou *gueules*; ce dernier nom vient du mot arabe *gul*, qui signifie rose; enfin le noir se nomme *sable*. Si dans les armoiries on représentait, avec les couleurs qui leur sont propres, des parties du corps humain, des animaux, des plantes, des fruits, des fleurs, etc., ces couleurs se nommaient de *carnation*, pour la partie du corps humain représentée, et au *naturel* pour les autres figures. Enfin les deux fourrures étaient l'hermine et le vair ou petit-gris.

Quelques auteurs ont donné des significations à chacune de ces couleurs; selon eux, l'or fut l'emblème de la foi; l'argent celui de l'innocence et de la pureté; le rouge indiquait la vaillance, l'audace, la générosité; l'azur peignait la beauté,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

la curiosité, la bonne renommée; le vert signifiait amour, espérance, jeunesse, grâce et volupté; le noir désignait le deuil et la tristesse.

L'écu ou cadre des armoiries se divisait parfois en plusieurs parties par des barres transversales, perpendiculaires ou obliques, sous les noms de pal, de bandes, de sautoirs, de chevrons; elles représentaient quelques pièces de l'équipage chevaleresque, et des fragments de la charpente qui formait la lice; ces figures partageaient l'écusson en diverses sections, où se plaçaient les émaux et les symboles; elles répondaient quelquefois les unes aux autres, et étaient ondées, cannelées, attachées, coupées, liées, entrelacées, etc. En dehors de l'écu étaient placées d'autres figures qui accompagnaient les armoiries, et que l'on nommait ornements extérieurs. On en distinguait de trois sortes, ceux qui apparaissent au-dessus de l'écu, ceux qui étaient à côté, et ceux qui l'environnaient.

Au-dessus de l'écu on mettait *le timbre*, *le heaume*, *le cimier*, et quelquefois les *devises et* les *cris de guerre*. Le timbre est ce qui couvre le haut de l'écu, comme la couronne, le casque, le chapeau; le heaume est le casque ancien des chevaliers, dont nous avons donné la description dans le chapitre précédent; il était placé de profil ou de face, la visière baissée, entr'ouverte, ou entièrement levée, avec plus ou moins de grilles à cette visière, selon la dignité ou l'an-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

cienneté de la noblesse. Le cimier était la pièce la plus élevée des armoiries; on pouvait le faire de toutes sortes de figures, de plumes, d'animaux, d'arbres, de lances, etc. C'était aussi l'usage assez universel de mettre les devises et les cris de guerre au-dessus de l'écu.

Sur les côtés de l'écu on plaçait quelquefois des figures d'anges, d'hommes, de dieux de la fable, de centaures; on les appelait *tenants*. Si on y mettait des lions, des léopards, des licornes, on les nommait *supports*; si c'étaient des arbres ou des êtres inanimés auxquels l'écu paraissait attaché, on leur donnait le nom de *soutiens*. Quand on voulait mettre des bannières aux côtés de l'écu, on les faisait porter aux *tenants* ou *supports*. En France, ceux qui n'avaient ni tenants, ni supports, les remplaçaient par des cartouches, des palmes et autres choses semblables.

Les pavillons, les manteaux, les colliers des ordres, formaient l'encadrement et l'entourage de l'écu. Outre ces ornements, il y en avait encore d'autres qui étaient attachés à certains emplois, et qui servaient à distinguer les dignités les unes des autres.

La première chose à faire quand on veut expliquer des armoiries, c'est d'examiner le fond sur lequel les figures sont gravées ou peintes, et ensuite les figures elles-mêmes. En langue de blason, le fond porte le nom de *champ*, et la figure celui de *signe*.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le champ est toujours couvert, ou d'une des six couleurs ou métaux que nous avons mentionnés, ou de l'une des deux fourrures. Vient ensuite le signe gravé sur cet écu. Les couleurs pour les signes sont les mêmes que pour le champ, à l'exception de ce que nous avons dit relativement aux couleurs naturelles.

La première de toutes les règles du blason, c'est que si le champ est couvert d'une couleur ou d'une fourrure, le signe soit couvert d'un métal; réciproquement, si le champ est couvert d'un métal, que le signe soit couvert d'une couleur ou d'une fourrure; cette règle se résume ainsi : il ne faut mettre ni métal sur métal, ni couleur sur couleur. Faire le contraire de cette loi, c'est violer complétement la syntaxe du blason, car le blason est une langue, dit un écrivain de nos jours, la plus étendue, la plus riche, la plus difficile de toutes, une langue rigoureuse et magnifique, ayant sa syntaxe, sa grammaire, son orthographe. L'art du blason consiste à lire et à écrire dans cet idiome. Quelques notions rapides et superficielles relativement à la lecture de la langue héraldique suffiront pour en donner une idée (1).

Dans l'écu, la partie supérieure s'appelle *chef*, et la partie inférieure *pointe*. Les pièces placées sur un écu sont premièrement toutes les pièces d'une armure de bataille; secondement tous les

(1) M. Granier de Cassagnac, Revue de Paris, 9 septembre 1838.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

objets de la création, depuis l'éléphant jusqu'à la fourmi, depuis le chêne jusqu'à l'humble fleur des champs; depuis les astres brillants dans la voûte des cieux, jusqu'aux pierreries enfouies dans les entrailles de la terre; enfin on y fait entrer des êtres fabuleux ou fantastiques, tels que des licornes, des griffons, des phénix, des aigles à deux têtes, etc. En général, les animaux sont toujours tournés de gauche à droite. On met encore sur les écus tous les signes de la religion; la croix, comme nous l'avons dit, y est surtout fréquemment employée. Il y a enfin quelques signes particuliers comme la *bande*, *la barre*, et *la fasce*, dont il convient de dire deux mots. La bande est une façon de ruban placé sur l'écu, en diagonale de droite à gauche; placée en diagonale de gauche à droite, c'est la barre; placée horizontalement vers le milieu, c'est la fasce.

Lire l'écriture héraldique, cela s'appelle *blasonner*. Pour blasonner des armoiries, il faut d'abord nommer le champ, et puis le signe et sa couleur, en se servant de cette formule : « Telle maison porte de..... » Par exemple, la maison de France depuis Charles VI porte d'azur à trois fleurs de lis d'or, ce qui signifie que le champ de l'écu est d'azur, et que les signes indiqués sont jaunes, ou d'or; ou bien la maison de Montmorency porte d'or à la croix de gueules, cantonnées de seize alérions d'azur (1).

(1) Granier de Cassagnac, lieu cité.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Les écussons compliqués offrent une lecture beaucoup plus difficile, et dont l'explication nous entraînerait au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites dans ce chapitre, où nous n'avons voulu que donner une idée de la formation et de la lecture des armoiries.

§ II. *Origine de quelques armoiries.*

Pour se reconnaître dans ce dédale, les maîtres de l'art héraldique furent obligés de diviser les armes en plusieurs classes qu'on appela de domaine, de prétention, de concession, d'enquerre, de patronage, d'alliance, de substitution, de communauté, etc. Les armes de *domaine* étaient celles attachées à une principauté, à une terre, à une seigneurie; de *prétention*, celles d'un royaume, ou de quelque principauté qu'un seigneur ou un prince étranger s'attribuait à cause de quelque prétention qu'il avait, ou qu'il s'imaginait avoir : ainsi les rois d'Angleterre ont porté longtemps les armes de France, *écartelées au premier quartier*, à cause de la prétention chimérique qu'ils croyaient avoir à la souveraineté de ce royaume. Les armes de *concession* étaient celles que les souverains donnaient à leurs sujets, en récompense de quelque action glorieuse, ou de leurs services; les armes de *patronage*, celles d'une personne qu'on ajoutait aux siennes propres, pour reconnaître quelque

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

bienfait qu'on en avait reçu ; les armes *d'enquerre*, celles qui, étant composées contre les règles du blason, donnaient lieu de s'enquérir pourquoi elles s'éloignaient de l'usage commun; les armes d'*alliance*, ou assemblage de celles de plusieurs familles illustres avec lesquelles on avait quelque alliance ; les armes de *substitution*, celles que l'on se chargeait par contrat de porter sous certaines conditions ; les armes de *communauté*, celles qui appartenaient à une société particulière, à un ordre militaire ou religieux, à une ville, etc.; enfin les armes *parlantes*, celles qui retraçaient le sujet pour lequel elles avaient été créées, et qui s'interprétaient par les noms et surnoms de ceux qui, les premiers eurent le droit de les porter. Ainsi les maisons des Stella, des Salis, des Tresséols, des Luna, des Cressentini, dont les noms rappelaient ceux des astres, portaient des soleils, des étoiles et des croissants dans leurs émaux d'azur. La maison de Leiris avait dans les siens un arc-en-ciel, dont la fable fit l'écharpe d'Iris.

Souvent dans leur double acception, ces noms fournissaient aux armoiries des allusions, des équivoques, des analogies, et ce qu'on appelle des calembours ; mais ces jeux de mots dont l'abus est devenu méprisable présentait alors quelque chose de naïf et de gracieux ; car pouvait-on voir sans une sorte de plaisir la simplicité charmante de ces vieux et nobles chevaliers,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ayant acquis par cent blessures le privilége de porter des armoiries, choisir, au lieu des exploits qu'y pouvait consigner leur orgueil par de pompeux simulacres; choisir, disons-nous, l'innocent rébus, la facétie ou la plaisante anagramme, trouvés en causant dans leurs paisibles foyers? Ainsi la maison de Louvers portait dans ses armes des têtes de loup; celle de Larcher, des flèches; celle de Vignole, un cep de vigne d'argent; celle de la Tour de Turenne, une tour; celle de Santeuil, un argus; celle de Montpezat, des balances; celle de l'Etang, des poissons; celle de Legendre, des têtes de filles aux cheveux d'or. Le seigneur de Vaudray, possesseur des terres de Valu, Vaux et Vaudray, avait pour devise : *J'ai Valu, Vaux et Vaudray*. La maison de Mailly, avait pris un maillet; celle de Martel de Bagneville, un marteau, etc. (1). Les anciens connaissaient cette espèce de symbole. Delphes avait un dauphin dans ses monnaies; Florus portait une fleur dans son cachet; Voconius Vitulus fit graver sur le sien un veau, et César un éléphant, parce que, en langue punique, ce quadrupède s'appelait César. La ville de

(1) Louis XVIII, en élevant à la pairie, avec le titre de comte, M. de Sèze, défenseur de l'infortuné Louis XVI, lui donna pour armoiries les tours du Temple et seize fleurs de lis, ingénieuse et touchante allusion qui rappelle tout à la fois le nom du courageux défenseur, la prison et le nom de son royal client.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Rhodes avait une rose pour emblème, parce qu'en grec cette fleur se nomme ῥοδον (1).

Mais les figures d'un blason avaient encore mille autres origines; tantôt c'étaient les marques des dignités et des fonctions : ainsi les magistrats portaient dans leurs armes des mortiers et des hermines ; les bannerets, des enseignes ; les échansons, des coupes d'or; les grands veneurs et les officiers de la fauconnerie, des cors de chasse, ou des oiseaux de proie : tantôt ces figures indiquaient les gages d'une piété fervente, ou les souvenirs d'un pélerinage ou d'un vœu ; tantôt les symboles des vertus, des talents et des plaisirs. Deux mains l'une dans l'autre désignaient la concorde et la foi ; l'ancre et le pal signifiaient la constance inébranlable; les tourteaux (pains), si communs dans les écussons, y représentaient le pain de la bienfaisance, les gâteaux des saintes fêtes et l'exercice de l'hospitalité ; deux ailes d'or développées sur un champ d'azur, furent dans les armes de Doriole, chancelier de France, l'indice des conceptions élevées : deux cygnes tenant dans leur bec un anneau ; une branche de myrte, des palombes, un cœur traversé d'une flèche, des bagues, une rose avec ou sans épines, un arbre que le lierre entoure de ses rameaux flexibles, furent originairement dans no-

(1) Marchangy, Gaule poétique. — Le P. Ménestrier, Orig. des armoiries.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tre blason français de doux monuments de tendresse et d'amour (1).

Les villes possédant des armoiries tiraient presque toujours leurs emblèmes des choses qui les distinguaient. L'humide pays de Frise portait dans son écusson des feuilles de nénuphar, et des bandes ondées comme des vagues. Bologne, dont les fleuves sont couverts de cygnes, prit un de ces oiseaux pour image. Les armes de Paris, dont la cité a la forme d'un vaisseau, sont un navire aux voiles déployées, sous un ciel semé de fleurs de lis. Les villes de Pont-à-Mousson et du Pont-Saint-Esprit ont des ponts dans leurs armoiries; Tours a trois tours dans les siennes.

Les factions et les croisades contribuèrent principalement à multiplier les emblèmes dans les armoiries.

La moderne Italie trouve l'origine d'un grand nombre de ses armoiries dans les factions des Guelphes et des Gibelins, comme dans toutes les dissensions politiques dont Florence, Lucques et Pistoye furent longtemps désolées.

La haine d'Yorck et des Lancastre fit éclore les deux rivales, la rose blanche et la rose rouge. Combien n'imagina-t-on pas en France de couleurs et de cocardes différentes, durant les troubles de la Jacquerie, de la Ligue et de la Fronde!

Quant aux croisades, elles eussent suffi pour

(1) Marchangy, Gaule poétique.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

couvrir les émaux du blason de toutes sortes de figures allégoriques. Les voyages pieux des guerriers expliqueront pourquoi se voient dans un grand nombre d'armoiries des coquilles, des merlettes, des besants d'or et des croix. Les coquilles étaient la parure des pélerins à leur retour d'outre-mer. Les merlettes sont des oiseaux de passage; on les peignait sans bec et sans pieds pour en faire de plus fidèles emblèmes des chevaliers, qui souvent revenaient mutilés des combats de la Terre-Sainte; les besants d'or, monnaie d'Orient, furent, dans l'art héraldique, le symbole de la rançon des captifs, ou du tribut qu'imposaient les chrétiens aux infidèles.

Mais la croix surtout, la croix figurée sur leurs vêtements par ceux qui allaient à Jérusalem, consacra, dans les armes de mille familles, le souvenir de ces expéditions religieuses (1).

§ III. *Devises et emblèmes, et cris de guerre.*

Il nous reste à parler des légendes ou devises, et cris de guerre, que les armoiries admettaient, outre les figures dont elles se composaient. Monuments de valeur, de courtoisie et de magnanimité, ces devises devenaient, pour les descendants des preux, des leçons sans cesse placées sous leurs yeux; elles étaient pour ainsi dire l'a-

(1) Marchangy, Gaule poétique.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

brégé des récits rimés que les troubadours et les trouvères allaient composant de château en château, accompagnés par les lyres, les harpes, et les autres instruments des ménestrels; elles s'identifient pour ainsi dire avec l'esprit de la chevalerie (1). Souvent c'était un axiome, un proverbe, une expression naïve, analogue aux figures représentées dans l'écusson, et conforme aux goûts et aux inclinations du chevalier. La gloire et l'amour dictaient aussi un grand nombre de ces devises.

La maison royale de Bourbon avait pour devise ce mot, *Espérance*.

Les rois d'Angleterre ont pour devise, *Dieu et mon droit*.

Celle des rois d'Écosse était *In deffens*, c'est-à-dire pour ma défense.

Les chevaliers de l'ordre de Saint-Michel, *Immensi tremor Oceani*.

Les chevaliers de l'ordre de la Toison d'or, *Pretium non vile laborum*.

Les chevaliers de l'ordre de la Jarretière, *Honni soit qui mal y pense*.

Les ducs de Savoie, et aujourd'hui les rois de Sardaigne, ces quatre lettres *F. E. R. T.*, que l'on explique ainsi, *Frappez, entrez, rompez tout*.

La maison de Montmorency avait deux de-

(2) Lacépède, Histoire de l'Europe.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

vises, l'une απλανῶς, qui signifie *sans errer ni varier;* et l'autre, *Dieu aide au premier baron chrétien.*

Les ducs de Bourgogne, de la maison de France, ont eu successivement plusieurs devises : celle de Philippe-le-Hardi était *Moult me tarde* (1); celle de Charles-le-Téméraire, *Ainsi je frappe.*

Presque toutes les devises recevaient une nouvelle force des emblèmes auxquels elles s'appliquaient. On peignait un carquois vide, et pour devise *Hærent in corde sagittæ, Ses traits sont dans mon cœur.* Une rose en bouton : *Moins elle se montre, plus elle est belle.* L'hirondelle traversant les mers : *Pour chercher le soleil, je quitte mon pays.* Une nacre ouverte aux rayons du soleil : *Sa beauté vient du ciel.* Une hermine avec ces mots : *Malo mori quàm fœdari, Plutôt mourir que de me souiller;* c'était la devise de François Ier, duc de Bretagne. Le tournesol en bouton : *C'est aux rayons de mon astre que j'ouvrirai mon cœur.* Une grenade ouverte : *Sub diademate vulnus, Sous la pourpre on n'est pas à l'abri des blessures.* Un grenadier chargé de fleurs : *Tous les ans nouvelle couronne.* Un lion blessé et couché sous l'arbre du baume qui distille sur lui ses

(1) Cette devise est l'étymologie du mot *moutarde*, parce que les vinaigriers de Dijon, très-renommés pour la préparation de cette substance, plaçaient sur les pots les armoiries de leur duc avec sa devise.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

gouttes salutaires : *Me lacryma sanat, Ses larmes me guérissent.* Un lion enchaîné par un berger : *Doux et terrible.* Un aigle regardant le soleil : *Il est seul digne de mon hommage* (1).

Les cris de guerre devenaient aussi quelquefois des devises, et ils faisaient, ainsi que les noms et les armes, partie de l'héritage inaliénable de l'aîné des familles. Les vassaux d'un suzerain s'excitaient, en poussant son cri de guerre, à combattre vaillamment; ceux qui portaient la bannière le faisaient entendre pour rallier plus facilement les hommes d'armes après la mêlée, et les rappeler auprès de leurs chefs et de leurs étendards. Quelquefois ce cri n'était qu'un seul mot; rarement il était composé de plus de trois. *Mont-joye-Saint-Denys*, était le cri de guerre des anciens rois de France : les ducs de Bourgogne criaient *Mont-joye-Saint-André;* les ducs de Normandie, *Diex aye-dame, Diex aye*, c'est-à-dire *Dieu nous aide, Dieu nous aide; dam* signifiait monseigneur; les duc de Montmorency criaient leur devise : *Dieu aide au premier baron chrétien.* Les anciens comtes de Champagne avaient pour cri de guerre : *Passavant, passavant li meillor*, c'est-à-dire que le plus brave s'avance contre nous. Les seigneurs de Salvaing en Dauphiné, *A Salvaing le plus gorgias :* ce mot de gorgias, anciennement, signifiait hardi, délibéré, ou richement armé et habillé.

(1) Le P. Ménestrier, Traité sur l'art des devises. — Marchangy, Gaule poétique.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf